



Famille et modernité

François de SINGLY, Professeur de sociologie à la faculté des sciences humaines et sociales de la Sorbonne (Paris V)

Mon intervention, centrée sur la famille et la modernité, s'appuie notamment sur les travaux de Bauman, sociologue polonais pour qui la société actuelle est devenue « liquide », c'est-à-dire hyper moderne.

La famille est-elle liquide ? Si la liquidité est reconnue comme le degré suprême de la modernité, force est de constater que, par de nombreux aspects, la famille échappe à la modernité.

Qu'est-ce que la modernité ?

Dans l'histoire de l'Occident, la modernité repose sur une conception philosophique de l'individu. Dans une société communautaire, ou « holiste » (c'est-à-dire mettant en avant le tout), les individus sont définis par rapport à leur appartenance à un groupe, à une communauté. Dans la société de l'Ancien régime, le lien de référence de l'appartenance est le lien de filiation : l'individu est le fils du Père, le fils du Roi et le fils de Dieu le père. Le lien de filiation est un lien vertical, un lien d'autorité, solide par définition, puisque les individus ne choisissent ni leur père, ni leur roi et leur dieu.

Avec l'invention de l'amour, l'individu singulier prend la place de l'individu holiste. Au XVIII^{ème} siècle, ne dit-on pas « Ah qu'il est doux d'être aimé pour soi-même ! » ? L'amour correspond à une conception duale de l'individu : il crée le lien électif qui va s'opposer au lien hérité. Mariage et famille servent à stabiliser le capital (au sens de patrimoine) et à en garantir la reproduction. L'amour permet d'être regardé pour soi. Ainsi, les femmes revendiquent le mariage pour la stabilité, et l'amour pour elles-mêmes. C'est l'opposition entre, d'une part, ce que je veux, et, d'autre part, ce que je suis.

La réflexion politique invente un concept fondé sur le même modèle de lien électif, la démocratie. Avant d'entrer dans l'isoloir, l'individu est défini par ses appartenances statutaires. Au sein d'un isoloir, chaque électeur se dépouille de ces dimensions pour voter en vertu d'un principe de rationalité commun à tous les citoyens. Walzer donne la définition suivante du lien électif : « La meilleure façon de comprendre le libéralisme est de le voir comme une théorie des liens entre personnes qui a pour centre l'association de volontaires... Ce qui rend un mariage volontaire, c'est la possibilité permanente de divorcer ».

Par construction, le lien électif est instable : l'amour, comme la démocratie, sont des régimes instables. Dans la mesure où il existe une certaine inquiétude à la source, il ne peut jamais y avoir de modernité heureuse.

La première modernité, qui va de la III^{ème} République jusque dans les années 60, est caractérisée par des logiques d'hypomodernité. L'individu est défini par rapport à son appartenance à une communauté : « je suis d'abord défini par rapport à mon rôle dans la société ou à l'appartenance à une classe sociale ».

Les fondateurs de la sociologie, Émile Durkheim notamment, s'efforcent de trouver des compromis entre l'élection et la stabilité, en avançant l'idée que les individus sont libres de dessiner leur histoire dans le sens du progrès. L'école républicaine française est l'institution empreinte de modernité par excellence. Un élève qui entre en classe doit abandonner sa religion et occulter son milieu social. Les blouses grises symbolisent cette égalité entre les enfants.

À partir de 1920, le concept de mariage d'amour est reconnu.

La liquidité de la vie privée

La deuxième modernité est marquée par la déstabilisation progressive des fondements antérieurs. L'idéologie du progrès est en proie aux doutes — cf. l'épisode du Titanic, paquebot réputé insubmersible. Plus récemment, *Le Nouvel Observateur* s'interroge sur le bien-fondé du progrès. Le clonage, par exemple, suscite de nombreuses interrogations.

Cette deuxième modernité se caractérise par plus de liquidité : les mariages ont désormais un statut contractuel révocable, le Pacs peut être rompu de manière unilatérale.

La non liquidité de la vie privée

Par d'autres aspects, la vie privée s'est solidifiée. Prenons l'accouchement sous X qui est un exemple particulièrement éclairant. Les députés légifèrent sur cette dimension de la sphère privée, qui ne concerne, en fait, que 500 cas par an. Les oppositions sont fortes à ce sujet, car il est difficile pour un individu de se construire sans identité statutaire. C'est par la contestation d'une dimension statutaire qu'il est possible de se construire sur le plan personnel. Aussi le lien entre l'identité personnelle et l'identité statutaire est-il décisif. Autre exemple : dans le couple, depuis 1968, la fidélité est reconnue comme une qualité majeure, ce qui est pour le moins paradoxal dans une société liquide. Ce qui peut rejoindre une revendication de stabilité identitaire, négligée dès l'origine de la modernité, comme si nous n'avions aucun besoin en la matière.

Certains romans illustrent bien la construction de cet individu moderne, caractérisé par la stabilité, la sécurité, la liberté et l'élection. Dans *L'homme qui voulait vivre sa vie*, on peut lire ces quelques lignes : « Nous ne cessons de rêver d'une existence plus libre, tout en nous enferrant de plus en plus dans les obligations, dans les pièges domestiques. Nous aimerions tant partir, voyager léger et, cependant, ne cessons pas d'accumuler de nouveaux poids qui nous entravent et nous enracinent. La faute nous en incombe parce qu'au-delà du rêve d'évasion, nous ne renoncerons jamais. Il y a aussi l'attrait irrésistible des responsabilités, la carrière, la maison, les décorations, les dettes. Tout cela nous remet sans cesse les pieds sur terre. Alors même si tous les hommes que je connais enragent en secret d'être tombés dans un cul-de-sac domestique, nous continuons à y entrer et à nous y installer ».

De mon point de vue, la deuxième modernité est le développement de nouvelles formes d'équilibre dans cette tension. Le besoin de propriété fait partie de nos rêves, car la maison renvoie à la solidité et à la stabilité des valeurs familiales. Le passage de la société occidentale holiste à une société individualiste engendre des difficultés. Un des grands problèmes de la deuxième modernité repose sur la définition de soi par soi-même, ce qui revient à une perte de référence à la famille, au travail. Le marché apparaît comme une réponse biaisée, en ce qu'il consiste à faire croire aux individus qu'ils peuvent se définir en fonction des produits qu'ils achètent. La notion de progrès ne peut que susciter le doute.

Catherine DUBOSCQ : les occitans ont longtemps porté cette logique de l'individualisme. Or les langues régionales ont été abandonnées sous la III^{ème} République.

FS : Je suis favorable aux langues régionales pour autant que les individus en fassent un des éléments de leur définition identitaire. La question de la langue est centrale, puisqu'elle est un élément commun.